

Extrait de Peakoil, le baril serait-il devenu le Maître du monde ? - Lallegra, il penseroso ed il moderato - Guy Demenge

[...]« Au procès de Nuremberg, Baldur Von Schirach, ancien chef des jeunesses hitlériennes, déclara qu'à l'âge de dix-sept ans, il était devenu un antisémite convaincu après avoir lu *Le Juif éternel* : Vous ne pouvez pas imaginer l'influence qu'a eue ce livre sur la pensée de la jeunesse allemande, La jeune génération était éperdue d'admiration devant ce symbole du succès et de la prospérité que représentait Henry Ford, et s'il disait que les Juifs étaient coupables, eh bien naturellement on le croyait. »[...]

Hitler, avec cette fascination qu'on les autocrates pour les immenses fortunes, considérait son aîné de 26 ans comme son père spirituel ou comme le Grand frère. Ford lui adressa son portrait que, pieusement, le futur Chancelier fit suspendre dans la salle précédant son bureau au Q.G. du parti nazi à Munich.

« En 1923, quand Hitler apprit du correspondant d'un célèbre quotidien américain, que son mentor souhaitait devenir le candidat républicain à la présidence, il déclara ceci : J'aimerais pouvoir lui envoyer quelques-unes de mes troupes de choc à Chicago et dans d'autres grandes villes américaines pour aider à son élection. Nous considérons Heinrich (sic) Ford comme le chef pour l'Amérique, de notre mouvement fasciste dont l'expansion sera irrésistible... »

Notez bien la mention de Chicago en lieu et place de Detroit ou Dearborn, les villes de l'automobile ; cela n'a rien d'un hasard. Ford lui-même, peut nous éclairer à ce sujet : « Dans *Ma vie et mon oeuvre* (Payot, 1926, p. 78), son autobiographie parue aux Etats-Unis en 1922, le big boss révélait que son idée de la chaîne de production était née d'une visite (vers 1880, donc à l'âge de 17 ans) des abattoirs de Chicago : Je crois que c'était la première chaîne jamais installée. L'idée (de l'implanter ailleurs) m'est venue en voyant au plafond les rails que les bouchers utilisent. » Ceci laisse supposer de la part du jeune-homme une prescience exceptionnelle, puisque à cette époque, aucun véhicule à moteur n'avait encore pris la route aux U.S.A. et que personne ne pouvait imaginer que cela puisse un jour se faire.

« Une publication de Swift & Company décrit au début des années 20 – à propos de l'immense complexe d'abattoirs de l'Union Stock Yard inauguré à Chicago en 1865 (et dans lequel Frederick W. Taylor, 1856-1915, aurait travaillé quelques années) – le principe de la division du travail en ces usines à massacres : Les animaux abattus, suspendus tête en bas à une chaîne mouvante, ou convoyeur, passent d'ouvrier en ouvrier, et chacun exécute une tâche particulière du processus. Comme les auteurs de cette publication voulaient s'assurer que les abattoirs de Chicago se verraient décerner l'honneur d'avoir inventé la chaîne d'assemblage (dans ce cas de désassemblage), ils ajoutèrent : Ce procédé s'est avéré si efficace qu'il a été adopté par nombre d'autres industries, comme par exemple les chaînes d'assemblage d'automobiles.

Avec nos ateliers modernes qui, de plus en plus, ressemblent à des cliniques, il nous est difficile d'imaginer ce qu'étaient au milieu du 19e siècle ces mouvoirs géants alimentés par le flot continu des animaux provenant des Etats voisins de l'Union et se déversant 24 heures sur 24 de milliers de wagons.

L'historien James R Barret – l'auteur de *Work and Community in the Jungle*, Ed. Chicago's Packinghouse Workers 1894 – écrit qu'au début du XXe siècle les abattoirs américains étaient « dominés par le spectacle, le bruit et l'odeur de la mort à une échelle monumentale ; Les sons émis par la machine à tuer et par les animaux mis à mort agressaient l'oreille en permanence. « Tous ces mugissements ne parvenaient pas à masquer le vacarme des engrenages, des carcasses qui s'entrechoquaient, des fendoirs et des haches qui tranchaient la chair et les os. »

Upton Sinclair, connu à vingt sept ans un tel succès avec son premier roman reprenant le titre : La Jungle (NY) Signet 1906, que plus tard un comité d'éminents intellectuels, mené par Albert Einstein, le proposa pour le Nobel de littérature. Dans les abattoirs, ce roman met en scène un jeune immigrant lituanien du nom de Rudkus, en voici quelques extraits :

«... Rudkus est intégré à une équipe d'immigrants lituaniens débarqués il y a peu. [...] Ils doivent se présenter aux Unions Stock Yards pour l'apprentissage. [...] Un compatriote les guide vers une galerie surélevée d'où ils dominent les parcs pleins « de plus de bétail qu'on aurait pu penser qu'il en existait au monde ». A ce spectacle, Rudkus a le souffle coupé. Quand un des membres du groupe demande ce qui va arriver à toutes ces bêtes, le guide répond : « D'ici ce soir elles seront toutes tuées et découpées et là, de l'autre côté du hall de conditionnement, les camions livreront les colis au train. »

« Alors que la troupe s'approche d'un haut bâtiment, les stagiaires découvrent des files de porcs que l'on force à grimper à la queue leu leu, le long d'une suite de rampes, vers l'étage le plus haut. Le guide explique que leur propre poids les fera redescendre à travers tout le processus en les métamorphosant peu à peu en quartiers, côtes, jambons ou saucisses. Une galerie surplombe la salle d'abattage, à chaque arrivée, la bête essoufflée est arrimée par une patte arrière, et vivement enlevée au moyen d'une grande roue dont les câbles viennent s'enclencher au rail du convoyeur. Surpris, le cochon couine de terreur. Immédiatement saisi, un trancheur l'égorge d'une lame maculée. Des flots de sang jaillissent. Plus loin, les bêtes hurlantes agitées de soubresauts spasmodiques sont plongées dans une cuve bouillonnante. Les grincements et claquements métalliques, les cris perçants de douleur et les grognements rauques s'ajoutent à ces couinements suraigus en un tintamarre indescriptible.

Parfois, une brève pause permet d'ouïr des cris et râles atténués par la distance. Ils proviennent de l'atelier suivant d'écorchage et de tranchage et laissent deviner que le martyre se prolonge. C'en était de trop pour les stagiaires. Les hommes s'entregardaient honteux en riant convulsivement. Les femmes, au bord de la nausée s'étouffaient de leurs propres sanglots... »

Un des passages des plus visuels de ce livre décrit la fabrication des saucisses dans un atelier à la puanteur abominable. « Les ingrédients comprennent : la viande avariée renvoyée à l'usine, celle tombée à terre dans l'eau croupie, dans laquelle traînent des balayures, de la sciure, des crachats, des clous rouillés provenant des caisses de déchets ; des « pétoules » laissés par les rats venus grignoter les carcasses, des croûtes de pain traitées à la mort-aux-rats, et même parfois le cadavre empoisonné d'un de ces rongeurs !

On raconte que lorsque le président Théodore Roosevelt lut ce passage, il jeta les saucisses de son petit déjeuner par une fenêtre de la Maison-Blanche. »

« Le guide nous fit voir que rien n'était perdu : les crânes et les sabots pour les engrais, les os pour la colle, le suif pour les bougies et le savon... tout devait rapporter. »

Et pour résumer la conclusion de Rudkus : Ce que les maîtres-bouchers des Yards tirent de la torture et du meurtre des animaux, c'est ce qu'ils extirpent de notre honte et de notre peine d'ouvrier, et enfin de la bourse des clients intoxiqués : l'or, du crime à la chaîne !

Nous imaginions, dans notre candeur, que la modernité aurait fait reculer la violence et aseptisé le processus. Il ne semble pas. La seule différence serait que les convoyeurs tournent plus vite et que les hommes abattent un volume de bêtes bien plus important.

En comptant les milliards de volailles immolées et dont le conditionnement est

très automatisé, l'on abat dans l'Union autant d'animaux en six jours, qu'en une année du temps de Sinclair, soit, tenez-vous bien : deux cents millions de bêtes par semaine !

Les opérations de base restent pratiquement les mêmes. Pour les bovins, « l'assommeur » a simplement troqué sa masse pour un perforateur pneumatique et plante dans le front des bêtes confiantes ses fiches d'acier, longue comme la main. Le « fendeur » ne lance plus son fendoir (une très lourde hache), mais débite les carcasses à la tronçonneuse. « Désosseurs » et « apprêteurs » utilisent encore les mêmes couteaux aux lames finement aiguisées pour détacher les filets et préparer les morceaux. Ces couteaux et les crochets à viande restent les outils de base de cette industrie. Le récent film : Le marché de la faim, commenté par Jean Ziegler, nous montre d'évidence que l'efficacité technique prime tout et que la violence prodiguée continuellement aux animaux, et sans état d'âme, n'a en rien reculé.

Et quand est-il de la salubrité ? Le sociologue Gail Eisnitz, dans Slaughterhouse, nous livre des extraits d'un rapport d'inspection récent. Amherst (NY), Prometheus, 1997, p. 182.

« ... Un rat a jailli d'un conteneur de l'atelier d'emballage et en trottant est passé sur le pied de l'inspectrice. Celle-ci a fait stopper la chaîne et ordonné l'inspection de toutes les poubelles et conteneurs pour vérifier s'il n'y avait point d'autres rats ou leurs déjections mêlées à la viande. Appelé d'urgence, le vétérinaire en apprenant l'incident se contenta d'en rire, d'envoyer un coup de jet d'eau sur le sol, et surtout après un semblant d'inspection, de faire repartir au plus vite la chaîne. La chasse au rat tourna à la blague de potache, les ouvriers racontant à l'inspectrice que les rats pullulaient dans l'atelier de « refroidissement », courraient la nuit sur les carcasses et les rongeaient. »

Un second inspecteur rapporte : « ... Les bestioles sont au festin. L'atelier est envahi par les rongeurs, et les blattes, parfois longues de deux pouces, prolifèrent. Sur les tables d'éviscération peu ou pas entretenues, les quartiers de viande macèrent dans l'urine surie; le sol où grouille les asticots est de temps à autres désinfecté à l'eau de javel puis lavé à grands seaux, mais les puisards sont souvent colmatés et pendant le travail, il arrive que des éclaboussures de la mixture fétide viennent polluer les carcasses. »

« Ce processus dantesque de mort violente à la chaîne – nous dit C. Patterson – a introduit quelque chose de nouveau dans nos sociétés industrielles modernes : La banalisation du geste qui tue, et un niveau jamais encore atteint de désensibilisation. Pour la première fois, des machines furent utilisées pour accélérer ce rituel du meurtre de masse en reléguant les hommes au niveau de simples servants (ou rouages) contraints de se conformer au rythme et aux exigences imposées par la chaîne elle-même. Le XXe siècle nous l'a démontré, il ne restait plus qu'un pas à franchir du massacre industrialisé des abattoirs américains aux chaînes du meurtre collectif de l'Allemagne nazie. » Et comme l'a dit Theodor W. Adorno – philosophe d'origine juive ; prestigieux chef de file de l'école de Francfort et qui s'exila aux Etats-Unis au début des années 30 :

Auschwitz commence quand quelqu'un visite un abattoir et pense : ce ne sont que des animaux. Henri Ford, dont le volet fascisant et antisémite est volontairement oublié des historiens, en fut le passeur incontesté. Nous pensons vous en avoir donné une idée en ces quelques pages inspirées de l'ouvrage de Charles Patterson, déjà cité (pages 113 à 119) et que nous vous recommandons. Mais la réelle portée délétère de ces deux idéologies jumelles du taylorisme et du fordisme ne peut être totalement perçue si l'on méconnaît la façon dont elles furent accueillies un peu près partout avec un enthousiasme délirant. De plus, les horreurs qu'elles ont engendrées en tant de places n'ont qu'à peine refroidi cet enthousiasme.

Ces idéologies – adulées, directement par des personnes aussi différentes que Lénine (qui fut subjugué par l'idée que l'on peut rendre les ouvriers aussi dociles que des chevaux de labour... et qui laissera Trotski interdire les soviets à l'usine dès mars 1918), ou Kennedy, Milton Friedmann..., ou indirectement, chaque fois que le mot « productivité » est annoncé comme la panacée – ne cache-t-elle pas un monstrueux appétit de pouvoir et une secrète jouissance à ravalier symboliquement ou réellement les subordonnés et les humbles, au rang le plus bas : celui de l'animalité corvéable, suppliciable et tuable à merci.

Un appétit qui depuis des millénaires fut conforté – pour tous ceux qui se réclament des nombreuses religions issues du Livre – par le commandement, exposé dans la Genèse, d'user à discrétion de toutes les espèces vivantes... car leur seule raison d'être, serait d'avoir été mises totalement à notre disposition, par un féroce démiurge. Le prétexte en serait qu'Il... le démiurge, nous aurait façonné à son image. Quelle peut-être cette image ? Sinon celle du prédateur final !

Telle serait l'origine historique, idéologique et sociétale de ce phénomène envahissant et délétère qu'est la bagnole, qui en ces ultimes versions met sous le pied de créatures immatures des puissances parfois insensées (jusqu'à 600 chevaux).

Cette bagnole de la démesure participe pleinement à la prédation absolue.

L'ALLEGRO : « L'épisode actuel est spéculatif. »[...]